

Vertiges métaphoriques De l'inconscient comme collection

Hélène Taillefer

Number 17, Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/949ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Taillefer, H. (1991). *Vertiges métaphoriques : de l'inconscient comme collection*. *Espace Sculpture*, (17), 42–43.

Vestiges MÉTAPHORIQUES



de l'inconscient comme collection

Hélène Taillefer

Galerie Christiane Chassay,
du 23 mars au 20 avril 1991

Si l'idée nous venait d'évaluer le travail de Laurie Walker sous le seul critère de la séduction, nous minimiserions nos chances de tirer l'essentiel de sa démarche. Certes, les objets pour le moins fascinants qu'elle présente ont bien pour fonction de captiver le spectateur. Cependant, l'intérêt porté à des œuvres comme *Horizon*, *Chimère et cheveux d'ange* et *Cranium-Scraper* devrait plutôt être de l'ordre d'un questionnement sur le rapprochement entre l'objet et l'image à laquelle il renvoie, et ce que sa structure révèle. Aussi, dans le contexte de la postmodernité, il semble que ce soit de l'intégration de ces choix dans le cadre d'une réflexion qu'il nous faille discuter. Évidemment, la *mimesis* ne sera ici qu'un simple détour, mais combien complexe et déterminant en regard des préoccupations plastiques actuelles. En ce sens, les sculptures de Laurie Walker ressemblent à des études synthèses visant à la compréhension on ne peut plus ponctuelle de ce que devient aujourd'hui l'esthétique. Quel est le statut des ces œuvres, images ou objets, et surtout, pourquoi nous posent-elles la question?

Ce que l'on doit signaler, tout d'abord, c'est l'élaboration des trois sculptures dans des espaces distincts; celles-ci s'avèrent indépendantes au niveau structural mais affichent une très grande complicité au niveau du fonctionnement. Autrement dit, ces pièces apparemment sans aucun lien entre elles sont subtilement soudées les unes aux autres sur le plan conceptuel. Ainsi, les œuvres de Walker deviennent le lieu où se croisent des références formelles et symboliques à la recherche d'une correspondance dans cette banque d'images inépuisables que l'on nomme *inconscient*.

Chimère et Cheveux d'ange, la sculpture à laquelle nous étions confrontés à l'entrée, se lisait comme suit : chimère faite de bronze, et telle que la mythologie nous la donne à voir (sorte de "monstre" à trois têtes - lion, chèvre et dragon/serpent), dans la bouche de laquelle l'artiste avait inséré une bobine de cheveux d'ange reliée à un immense cocon enveloppé du même matériau. Créations imaginaires, profondeur de l'inconscient, fertilité, exaltation, séduction sont des termes que l'on associe à cette figure. Quant au cocon, on aura tôt fait de l'associer, par intuition, à tout ce qui concerne la gestation, la naissance, ou encore tout ce qui se retire, s'enferme dans le secret et qui attend qu'on le découvre.

En second lieu, on pouvait voir, au mur, *Horizon*, sorte d'évocation des rayons de cire construits par les abeilles. Pour ce faire, l'artiste a tendu quelques

soixante-deux vessies de porc sur des cadres polygonaux rappelant la configuration de l'alvéole, le tout enduit de cire d'abeille et soutenu aux extrémités nord-sud par deux bandes de marbre. Produit d'un effort soutenu, multitude de toiles tendues reliées les unes aux autres, rappel de l'atelier, voilà ce qui au premier coup d'oeil surgit à l'esprit. Puis, dans une seconde tentative, se précise comme discours tout ce qui a trait à la collectivité réunie autour de la créativité, laissant ainsi se profiler une rencontre possible et fructueuse entre l'inconscient et l'ordre de la conscience. À un troisième niveau, ceci pourrait être synonyme d'engagement.

Au terme du parcours se dressait *Cranium-Scraper*, d'une hauteur de plus de 2,4 mètres, constitué de feuilles d'acrylique formant une immense boîte transparente, et renfermant de la tourbe au sommet de laquelle était enfoncée une spatule. Juxtaposée sur le sol, une cloche dont l'intérieur était recouvert d'une espèce de goudron qui masquait le bronze. Viendrait-elle symboliser ce redresseur de torts qu'est la conscience face à l'élément vivace qu'est la tourbe, cloisonnée dans un espace restreint comme l'inconscient dans la boîte crânienne? Quant à la brèche dans la partie supérieure, peut-on y voir le choix, l'action (*Scraper*) à l'intérieur de ces limites (*Cranium*) comme une possibilité ouverte?

Dépasant les "formalités" énumérées jusqu'ici, on pourra constater à quel point les œuvres font référence les unes aux autres, comme s'il s'agissait de trois actes d'une même pièce, ou encore de trois paragraphes s'alignant pour former un texte. Passant d'une définition de la pratique artistique (*Chimère et Cheveux d'ange*) à la recherche de la fonction de l'œuvre (*Horizon*) puis à une invitation au spectateur à répondre à l'appel (*Cranium-Scraper*), le parcours proposé par ces trois œuvres nous amène bel et bien à réfléchir sur la reconnaissance de la créativité comme travail : travail de l'inconscient sur le matériau, noble ou non, pour donner forme et structure à ce qui habituellement transgresse toute référence au lisible. À l'exemple du rêve, les images condensées qui surgissent à l'esprit en voyant ces objets, réussissent à rejoindre en nous la part de ce qui n'est jamais dit mais plutôt senti. C'est ce à quoi l'esthétique vise ici à nous convier.

Une autre caractéristique qu'il semble important de relever est la mise en évidence du rapport à "l'imitation" de la nature. Stade de la perception qu'on aura tôt fait de dépasser étant donné l'intensité qui se dégage de l'utilisation des matériaux et de la condensation des problèmes formels et ce, à l'intérieur d'un cadre conceptuel des plus rigou-

reux. Cependant, et tout à fait paradoxalement, la sensation d'être dépassé par la "nature" de ces œuvres nous vient presque simultanément, la formule étant entendue dans le sens romantique et justifiant l'emploi du terme "sublime". *Vertiges métaphoriques* m'apparaît donc comme la locution décrivant le mieux la série d'impressions laissées par cette exposition. D'une part, parce que vertige sous-entend une perte de contrôle et, d'autre part, parce que métaphorique implique la promiscuité, toujours très signifiante, de l'objet et de l'image.

Dans l'ensemble, cette exposition aura permis de considérer l'un des repères de la sculpture qui, prenant des "airs d'images", ne brise pas pour autant ses liens avec les propriétés du matériau, facteur essentiellement déterminant de son histoire. De ce fait, il semble que l'on puisse retenir une leçon de savoir-faire qui vient alimenter le discours sur la sculpture contemporaine et questionner l'esthétique tridimensionnelle. Dans la mesure du "tangibile", Laurie Walker aura su nous mettre en contact avec le potentiel "pictural" de la matière et la passion des images qui en sont issues, et s'ajoutant à celles enfouies dans l'inconscient. Toutefois, quoi de l'image ou de l'objet, peut prétendre être à l'origine du besoin d'inventer et détenir le monopole de cet incessant rappel? Seul le plaisir de faire et de refaire peut constituer non pas un début de réponse, mais plutôt la seule façon de se maintenir sur "le chemin (encore) le moins fréquenté". ♦

Laurie Walker, *Chimère et Cheveux d'ange*, 1990. Bronze, bois, laine de verre. 61 x 42 x 94 cm (bronze); 46 x 29 x 222 cm (navette). Courtoisie de la Galerie Christiane Chassay. Photo : Denis Farley.